

Yeux fertiles

Numéro 72, printemps 1997

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/14799ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

(1997). Compte rendu de [Yeux fertiles]. *Moebius*, (72), 119–135.

GILLES VERLANT (sous la direction de)

Les années 70. Le livre!

De Woodstock au walkman

Vade Retro, 1994

La chanson semble avoir très bonne presse ces dernières années. Toutefois, la pratique de cet art populaire est de plus en plus fragilisée. Le métier est devenu très complexe: coûts de production très élevés, contraintes énormes dictées par les standards industriels, salles de spectacles peu fréquentées et même chute marquée des ventes de disques, etc. Mais, en même temps, le monde de l'édition ne cesse de multiplier les traces de la vitalité de la chanson.

Nous venons de rééditer chez Triptyque *Le guide de la chanson québécoise*, le livre étant épuisé depuis 1995; nous avons aussi publié un nouveau collectif intitulé *La chanson: carrières et société* portant sur les carrières de groupes musicaux des années 70 au Québec (Offenbach, Octobre, Harmonium, Cano), sur le statut d'écrivains-paroliers comme Michel Tremblay, Lucien Francœur, Léo Ferré et, enfin, sur deux études ponctuelles, plus académiques: une analyse de la chanson «Amère America» et une rétrospective des échanges culturels relatifs à la chanson entre la France et le Québec.

Dans une telle perspective de recherche — il faut bien fouiller un peu l'histoire si l'on veut mieux comprendre le présent —, Daniel Guérard dresse un bref bilan de *La belle époque des boîtes à chansons* (Stanké, 262 p.), une époque majeure au Québec dans l'émergence de ce que l'on considère aujourd'hui comme la chanson québécoise; Roger Chamberland et André Gaulin proposent une anthologie des chansons du grand Félix Leclerc, *Tout en chansons* (Nuit blanche éditeur, 288 p.), une édition fort bien documentée — ce qui est rare —, qui comprend deux index et, couvrant plus de 30 pages et signées par Aurélien Boivin, une discographie et une bibliographie de notre auteur-compositeur-interprète

le plus connu à travers le monde, le tout agrémenté d'une dizaine de pages de belles photos peu ou pas connues. Chapeau! Autre belle réussite éditoriale, dans cette collection pour laquelle nous avons pourtant déjà eu des mots sévères, Geneviève Paris nous offre les textes de ses chansons, *Dessine-moi une chanson* (VLB éditeur, 150 p.); sa carrière n'ayant pas le panache de celle de Félix, Geneviève Paris se présente elle-même, s'encadre d'une préface de Michel Rivard et d'une postface d'Hélène Pedneault, reproduit des textes manuscrits, ajoute huit pages de photos et ferme le tout sur un index et une discographie. Les textes ne m'apparaissent pas toujours à la hauteur, mais l'ensemble propose un modèle (de collection) dont pourraient profiter bien d'autres auteurs. La formule est heureuse. En France, la collection du Livre de poche ne cesse d'ajouter des titres portant sur la chanson, par exemple *La chansonnette* (l'intégrale), toutes les chansons interprétées par Yves Montand (286 p.), une édition établie par Pierre Saka, déjà parue en 1995 chez Édition° 1.

La revue *Chansons* poursuit bellement sa carrière au Québec, de même que *Chorus*, en France, laquelle propose des dossiers étonnants sur G. Brassens (n° 17) et E. Mitchell (n° 18). Robert Sacré étudie avec compétence les musiques du Sud dans *Musiques cajun, créole et zydéco* dans la collection bien connue *Que sais-je?* (P.U.F., 128 p.). Enfin, moins axé sur la musique en tant que telle, mais très instructif sur l'effort qui y est déployé pour rejoindre les populations de quartier, le livre de Jean Paquin dresse le bilan de «l'expérience des maisons de la culture à Montréal» dans *Art, public et société* (Hurtubise HMH, 122 p., avec une préface de Marcel Fournier).

Tous ces titres méritaient d'être retenus, que ce soit pour le niveau de discours, la qualité éditoriale, la valeur documentaire et même, parfois, la passion qui s'y manifeste, souvent contagieuse. Mais il arrive que cette passion vous monte à la tête. Un titre m'a tout particulièrement énervé, ne serait-ce que par la disproportion entre les moyens financiers et techniques dont disposaient les auteurs et la pauvreté du résultat. Il faut dire que le projet était ambitieux: *Les*

70's. The Book. Les années 70. Le livre! De Woodstock au walkman. Grand format album, couverture de Solé, une mise en pages audacieuse, recherchée, riche, très illustrée, très provoc, se plaisent-ils à insister, avec le bilan de l'actualité au fil des pages et de la décennie. Le livre date de 1994 mais les éditions Vade Retro ne semblent être en distribution au Québec que depuis peu. Ce livre immense est dirigé par Gilles Verlant, avec les collaborations spécialisées de Brigitte Fitoussi, Gérard Lenne, Francis Julien, Philippe Tretiack et Victor Hidalgo. Un livre qui m'a énervé à cause du tape-à-l'œil et du parti pris un peu délinquant que les auteurs ont choisi d'exploiter. Un livre utile dans la mesure où il reproduit assez bien l'effervescence matérielle et idéologique qui dominait à l'époque. Un livre, donc, qui en appelle dix autres, dix autres qui viendraient compléter et nuancer ce que *Les années 70. Le livre!* ne fait que pétarader. Je vous cite le texte du rabat de la couverture, cela vous donnera une bonne idée du projet et du ton de l'ouvrage — autant dire l'effet de la parole d'un téléviseur sans image... Bonne lecture tout de même, ne serait-ce que pour muscler son oreille... à la française.

Les seventies années provoc, les soixante-dix années explosives! Tous les excès étaient permis et même souhaités par la génération des déçus de mai 68. Libération de la femme, libération des mœurs, pattes d'eph', découverte de l'écologie, baba-cools, premiers chocs pétroliers, accroissement du chômage, critique de la société de consommation, pouvoirs Pompidolien et Giscardien, terroristes et gangsters, Mesrine, Brigade Rouge et bande à Baader, psychédéisme et musique planante, punks destroy et tac-poum disco, couleur orange, couleur mauve, David Bowie et rock androgyne, cinéma érotique, *Grande Bouffe*, *Emmanuelle*, *Dernier Tango*, *Star Wars*, vestes afghanes, foulards indiens, Larzac, Lip, épingles à nourrice et t-shirts *no future*, *Pilote*, *L'écho des savanes*, Bazooka, Chili, Portugal, Franco, Bokassa, Brejnev, Amin Dada, J.O. de Munich, Iran et Ayatollah, *Fièvre du samedi soir*...

Le rock, la chanson française, le cinéma, les actualités, la mode, la bande dessinée, la télévision, la peinture, l'architecture, le design. Pour tout savoir sur la décennie de tous les excès!

•Les 70's The Book, de Woodstock au Walkman est un livre à lire en musique, grâce à la compile

publiée parallèlement par Sony Music et qui vous raconte la grande aventure du rock, de T.Rex aux Sex Pistols en passant par Lou Reed, Santana, Joe Cocker, Deep Purple, Black Sabbath, les Doobie Brothers, Rod Stewart et les Faces, MC 5, Gary Glitter, Iggy Pop, Roxy Music, Genesis, Elton John, Ian Dury, Talking Heads et les Clash. En un mot les titres les plus marquants du hard-rock, du rock progressif, du rock californien, du glam-rock, du punk et de la new wave!

Existe en CD simple (19 titres), en CD double (36 titres) et en K7 (10 titres).

Robert Giroux

HUGUETTE O'NEIL

Fascinante Nelly

Triptyque

1996, 128 p.

Il y a quelques années, on s'en souvient, Huguette O'Neil avait impressionné la critique avec un premier roman, *Belle-Moue* (Triptyque, 1992), dans lequel elle racontait la vie d'une famille québécoise, insistant tout particulièrement sur les relations d'une mère avec sa fille. *Belle-Moue* était le roman de la critique et de l'accusation, car Huguette O'Neil n'était pas toujours très tendre avec ses personnages, même si elle leur accordait certaines circonstances atténuantes. Elle suivait à la trace les attitudes de chacun, n'hésitant pas à dénoncer, à souligner certains comportements aberrants, injustes ou cruels. C'est ce même souci de l'observation, ce sens du détail, et cet intérêt pour le contexte dans lequel évoluent les personnages que l'on retrouve dans *Fascinante Nelly*, un recueil de cinq récits qui vient de paraître à nouveau chez Triptyque.

Dans *Fascinante Nelly*, les personnages d'Huguette O'Neil (qui proviennent à peu près de la même époque et de la même classe sociale que ceux de *Belle-Moue*) se retrouvent en quelque sorte totalement réhabilités. Cela ne signifie pas pour autant que l'auteure ait perdu de son mordant, loin de là, mais cette fois Huguette O'Neil s'en prend plus à l'époque et au système qu'aux individus en tant que tels. Certes, elle déplore au passage que «les Canadiennes

françaises anticléricales ne soient pas plus nombreuses» alors qu'on leur refuse toujours le droit de vote en 1940, elle s'étonne qu'on puisse encore penser que la tuberculose soit héréditaire alors que la radio s'époumone à expliquer que c'est avant tout une question d'hygiène, elle ne comprend pas que les ouvriers continuent à se laisser manger la laine sur le dos de façon à ce point éhontée, et que les femmes acceptent sans broncher de mourir au bout de leur sang de grossesse en grossesse. Oui, Huguette O'Neil aurait bien le goût de les brasser un petit peu tous ces personnages, et de les faire réagir, mais les vraies questions qu'elle pose à travers ces récits seraient plutôt: «Mais qu'est-ce qu'ils pouvaient bien faire? Comment pouvaient-ils s'affirmer dans un tel rapport de force? Quels étaient leurs véritables ressources, leurs éventuels moyens de pression, alors que la seule satisfaction de leurs besoins primaires tels le travail et la nourriture occupait déjà tout leur temps et suçait leur énergie jusqu'au bout?» Voilà le véritable questionnement d'Huguette O'Neil.

Huguette O'Neil a un talent pour la peinture sociale. Elle est bien renseignée, documentée, et tout ce qu'elle écrit dans *Fascinante Nelly* repose toujours sur des faits historiques. Ses personnages évoluent tandis que telle ou telle guerre est déclarée, tandis que telle loi est discutée à Québec ou à Ottawa, ou tandis que survient un krach boursier international. Les questions politiques et électorales sont omniprésentes. Huguette O'Neil dénonce donc ici un système global et pointe du doigt tout particulièrement le poids de l'histoire qui a isolé si longtemps le peuple canadien-français du reste du monde, abandonné aux mains d'une classe politique corrompue et d'un clergé qui pensait plus à ses propres intérêts qu'à ceux du peuple.

Bien sûr nous pensons souvent connaître les grandes lignes de l'histoire qui nous a précédés au Québec. «Qu'y aurait-il de plus à dire?» se demanderont certains. Des séries télévisuelles, des films et d'autres livres nous en ont déjà parlé longuement. Mais c'est une chose d'en parler et c'en est une autre de dénoncer. Dans *Fascinante Nelly*, Huguette O'Neil

va loin et elle le fait volontairement. Elle montre le suicide et la faim, elle montre la maladie, l'épuisement corporel et la folie. Pourtant, ce n'est pas du misérabilisme pleurnichard et stérile. Huguette O'Neil met en scène tout cela dans le moindre détail afin de nous permettre de visualiser et de ressentir de l'intérieur certaines réalités que bon nombre d'entre nous se sont peut-être contentés de subodorer jusqu'à présent, par confort ou par paresse. En ce sens, *Fascinante Nelly* est un livre qui dérange parce qu'il nous renvoie à des vérités pas toujours faciles à assumer. En effet, je ne crois pas, par exemple, qu'il soit très facile de se dire «Ma grand-mère a été cette femme-là qui ne comprenait rien à son corps et à ses menstruations» ou encore «Mon grand-père a été cet homme-là qui buvait toute sa paie à la taverne du coin». *Fascinante Nelly* suscite la réflexion.

Lire Huguette O'Neil, c'est comme lire du Zola, du Dostoïevski, ou Pierre Falardeau, ça donne juste envie de faire la révolution. En ce sens, *Fascinante Nelly* est un livre utile qui consacre Huguette O'Neil au rang des écrivains engagés pour la survie de l'Amérique française, c'est-à-dire pour notre propre survie.

Pierre Salducci

MARC VAILLANCOURT

Les corps simples

Éditions Triptyque

1996, 104 p.

À ras bords

Imaginez un épigone d'Ezra Pound (friand d'intertextualité) versé dans les mathématiques et marié à une sensibilité rabelaisienne. Ajoutez-y un fabriqueur de mythes, cousin d'un Christian Mistral mais relevé de latin et de grec. Vous aurez le portrait bancal (puisque tout portrait naît toujours des limites du portraitiste) d'un poète qui nage à contre-courant des modes littéraires, et qui, de ce fait, a dû pâtir de ce lèse-majesté institutionnel.

Il partage avec Denys Néron (poète publié d'abord à l'Hexagone puis au Noroît) cette avidité intellectuelle qui marie la connaissance scientifique aux propos les plus lyriques; ces deux poètes produisirent leur premier recueil sous un titre presque identique: *Équation sensible*, de Denys Néron et *Équation personnelle*, de Marc Vaillancourt. Le programme initial de ce projet littéraire qu'a entrepris Vaillancourt est tout contenu dans ce premier titre: l'union d'une complexité, presque mathématique, scientifique, à une mythologie personnelle. Son plaisir semble ainsi de réunir à un vocabulaire recherché, mâtiné aussi bien d'archaïsmes déterrés du *Littré* que de termes scientifiques, à des hommages allusifs aux voix qui ont parsemé l'histoire littéraire, des voix de la rue, des personnages pittoresques qui se transforment alors en un entourage mythologique qui accompagne les saillies autobiographiques dont le poète parseme son œuvre.

Les corps simples, titre reprenant ici cette jonction entre la simplicité apparente de notre corps de tous les jours et la complexité du monde de la science (les corps simples étant aussi, bien entendu, ces éléments du tableau périodique répertoriant toutes les matières simples et les éléments gazeux dont notre monde est fait), est divisé en cinq sections de longueur semblable, qui chacune portent un titre consistant en un mot fondant une thématique quelconque: idylles, lithium, décalcomanies, sinapismes et hélioses. Poésie qui va de l'historiette jusqu'à un symbolisme abscons et verbeux, les poèmes de Vaillancourt ont en commun ce surplus de vers, ce ras bords sémantique qui, parfois, laisse pantois.

Par ailleurs, à certaines occasions, ce foisonnement verbal est heureux, recrée habilement l'essence du thème qui est traité. Par exemple dans «Empire State Building» qui dresse un portrait de la grande ville: «Futurisme dépassé ressemblance en détrempe/qui fait rêver à Jules Verne», «Salem est à 120 km à vol d'avion/à une portée de Grosse Bertha/orbe de la Terre cercle de Popilius/on se sent comme Antée/mort étouffé dans les bras robustes/de la Hercule Engineering Co.».

Le poète, dans ce recueil, emprunte aussi des sentiers où il déambule en touriste. De la marche en forêt ou à Montréal, en passant par l'évocation du Saguenay et de New York, le poète nous donne à voir l'itinéraire d'un équilibriste périlleux qui transforme, par exemple, la banalité poisseuse d'un dîner de camping en une envolée littéraire qui se voudrait mythologique: «les sylvains morigèment les lièvres/mon dîner s'exécute à mains nues/sous la clé de fer des sardines à l'huile/je nourris des arpeges du bois vert/et de regards marron».

D'autres extraits pourraient en faire sourciller plus d'un dont cette citation de Saint-John Perse qu'il nomme plutôt par son nom véritable, soit Alexis Léger, ajoutant alors une autre allusion mystifiante au reste, s'aliénant ainsi à un public plus large. En effet, le dictionnaire est un outil essentiel à la juste lecture d'un recueil comme celui-ci. Le dictionnaire des noms propres comme le *Littré*. Après avoir noté plus d'une soixantaine de mots que je ne connaissais pas ou dont le sens m'avait déjà été connu (mais dont ma mémoire n'avait pas très bien pris note), il devenait évident que mon plaisir de lecteur diminuait peu à peu. De la compréhension sensible et intuitive du lecteur de poésie, mon cerveau passait tranquillement à une compréhension didactique d'ordre universitaire. Il est certes gênant d'avouer que nous ne connaissons que les très grandes lignes de la mythologie grecque, mais il est tout à fait possible, aujourd'hui, de poursuivre un cursus universitaire en littérature en faisant fi de ces matières (belle honte). Ainsi, après avoir cherché Antée dans le *Robert II*, je me suis aperçu qu'il s'agissait d'un «géant, fils de Poséidon et de Gaïa. Il reprenait force chaque fois qu'il touchait la Terre, dont il était issu. Héraclès l'étouffa en le maintenant en l'air». Ébloui par l'intérêt de la découverte, on relit le passage et on savoure alors l'allusion. Mais cette démarche est rébarbative et enlève beaucoup à l'indépendance du lecteur. Plusieurs perles de vers sont ainsi prises dans un écheveau qui nous les cache, malheureusement. Par exemple: «la pierre commande à l'anticipation des sources/il n'y a qu'une eau à renverser/jusqu'à plus soif/pour que le pro-

verbe s'inscrive en faux».

Le souffle de Vaillancourt est un souffle épique, antique, plongé dans la culture générale qui n'a pas peur de se montrer dans toute cette pétulance qui agace tout en nourrissant. Ce souffle nous semble mieux s'adapter à la prose. Par exemple, dans *Le petit chosier*, recueil de nouvelles que cet auteur a fait paraître à la même maison, le dépliement de cet univers poétique touffu et énumératif surgit avec plus d'élégance, aidé par le rythme suivi, explicatif, que nécessite la narration conventionnelle. En fait, plusieurs des poèmes de ce recueil auraient pu devenir aussi des noyaux à nouvelles.

Il ne s'agissait pas ici de faire une analyse détaillée de chaque poème (puisque ces poèmes se prêteraient bien à ce genre de lecture) mais de donner une vision globale de ce recueil après lecture. Cette vision résultant d'une synthèse subjective ne rend évidemment pas justice à cette passion du poétique qui, «jusqu'à plus soif», tente de saisir dans les airs ce géant de l'insipidité contemporaine pour lui faire rendre l'âme. Mû par cette force herculéenne que l'on prête à la richesse culturelle (malheureusement de moins en moins répandue), cet auteur essaie de faire taire l'insatiable murmure ambiant du plat et du bête. Vaillancourt a des ressources, il saura les canaliser, comme il l'a si bien fait dans *Le petit chosier*. Qui sait si la prochaine fois ce sera en poésie ou en prose?

Bertrand Laverdure

MARTINE AUDET

Les murs clairs

Éditions du Noroît

1996, 68 p.

La rondeur des os

Le degré de singularité, en littérature, ne correspond pas nécessairement aux stratégies narcissiques éculées de mise en circulation des écrits. Le scandale, la provocation, la rage et les criaillements autobiographiques ne sont pas des baromètres à talent. La mesure de tout effort d'écriture ne se fait que d'une façon: en lisant attentivement les textes. L'éclosion de voix nouvelles, en littérature, est un processus long et plein de cahotements. Pour une cinquantaine de départs mélodieux, à peine cinq arrivées seront réussies. Oui, les critiques le disent et le clament avec raison, l'on publie trop au Québec. La plupart de ces critiques ne voient pas, par ailleurs, que cette incroyable marrée poétique dans laquelle nous baignons s'est répandue à tout l'Occident. La poésie peut être excessivement métaphorique ou entièrement narrative, là n'est pas la question; en revanche, la poésie est rapide, fonctionne par raccourcis sémantiques et colle aussi bien à la culture populaire contemporaine qu'à la culture véhiculée par l'université. Voilà ce qui pourrait, en partie, expliquer l'engouement qu'elle suscite de plus en plus. Contrairement à ce que l'on pourrait croire, ce trop-plein de publication est plutôt une vivacité dérangeante pour les poètes déjà bien établis qui voient ainsi leur règne symbolique tranquillement grignoté. L'on effectue patiemment le changement de garde, enfouie comme notre génération peut l'être sous les voix majeures qui ont élevé avec fougue et richesse le bel édifice de notre littérature contemporaine. Les poètes québécois contemporains d'importance, bardés de prix, passent tranquillement de la production active à une reconnaissance historique, livresque. L'abondance des rétrospectives leur étant consacrées est un argument en ce sens. Le temps fait son œuvre et

laisse de plus en plus la scène à ce que l'on nomme, faute de mieux, la relève (bien que ce mot soit une étiquette ambiguë).

Mais qui représente-t-elle donc, cette relève? Qu'apportera-t-elle de nouveau? Comment se définira-t-elle? Regardons d'abord d'où provient ce concept et examinons ensuite l'œuvre d'une jeune poète, Martine Audet, qui illustrera ici ce à quoi peut ressembler une jeune poète de la relève.

La relève est une notion floue qui évoque son pendant militaire. On dit «la relève de la garde» pour signifier qu'une portion de soldats qui, auparavant, surveillaient des lieux stratégiques se voit remplacée par un nombre équivalent de soldats qui ne feront que perpétuer honorablement cette vigie. Dans notre cas, ces lieux stratégiques pourraient s'appeler la littérature québécoise ou le champ de la poésie écrite en français au Québec. Pour que ce changement de quart s'effectue, l'on assiste à de rapides poussées agressives de la production littéraire suivies d'un lent tamisage des ressources et des talents soudainement éclos. La nature fait son œuvre et l'histoire littéraire décidera longtemps après ce qui persistera de cette faune vivace qui embrouille momentanément notre vue.

Ce long préambule nous amène ainsi à l'œuvre de Martine Audet.

Martine Audet, lauréate du prix Alphonse-Piché 1995, vient de publier au Noroît son tout premier livre de poésie: *Les murs clairs*. Saveur de la formulation poétique et justesse irréprochable des vers viennent concocter ici ce que l'on pourrait nommer un merveilleux départ en poésie. S'écartant de toute vocifération narcissique, la poésie d'Audet se moule aux appuis thématiques qu'elle se donne, suit un travail rigoureux qui laisse dans le creuset du poème les denrées nécessaires à une lecture plaisante et riche.

Son court recueil est divisé en trois sections: «Déguisements», «Les murs», «Clameurs». Les poèmes de cette auteure parlent peu, usent avec parcimonie des effets poétiques, s'ancrent aux rivages classiques de la justesse et évoquent les malheurs du corps intérieur selon un registre qui emprunte au tragique sans aucunement se livrer au pathos.

Dans la poésie d'Audet, les yeux mangent, se nourrissent des visions du quotidien, des échanges amoureux, sont avides, tout en restant à l'écart les témoins de paroles déguisées qui cachent le poète à son entourage: «Mes os sont de pierre/dans ma bouche des déguisements/quand je cherche à disparaître/je verse le vent connu de ton visage/le jour vient/comme un murmure de l'œil». Ces vers de la première partie du recueil montrent à quel point la poésie de cette jeune auteure se construit de cénesthésie, de courtes inscriptions de bruits sensibles qui parcourent tout le corps. En constant transit entre les os, le noyau, la chair et les mains, les poèmes d'Audet font défiler une expérience du décentrement dans les échanges quotidiens et amoureux. Les murs clairs du titre évoquent habilement ces frontières entre l'intérieur et l'extérieur, frontières fragiles mais pourtant perceptibles qui apparaissent et disparaissent au gré de nos perceptions, murs du corps aussi bien que murs fabriqués: «autour de moi des murs/ma chambre éclairée/serait un ossuaire». L'évocation de la clarté, qui revient sans cesse dans ces poèmes, renvoie aussi bien au style limpide au travers duquel les métaphores du poète nous sont présentées (syntaxe simple, ponctuation quasi absente, lexique dépouillé, très courts poèmes) qu'à la glace, à la cire, à la découverte de la nuit qui reviennent discrètement comme des leitmotivs de la cristallisation des espaces du quotidien, existentiels, que le poète manipule: «de petites clartés incassables/posées au bout des doigts/ce qui m'occupe/a peu de poids/je ferme les yeux/et l'air s'ame- nuise/cela vient peut-être des foules/qui saignent dans ma bouche». Couplées à ces divers «murs clairs» viennent s'ajouter certaines souffrances muettes, étouffées, qui se liguent contre la dispersion de la parole. S'emplit la bouche comme s'emplit la chambre de paroles perdues, de restes d'échanges: «d'innombrables paroles/s'accumulent dans un coin», «l'air s'épaissit d'oubli», «je serai la même/des paroles pleines/au bord de la voix». Ces poèmes soulignent également avec justesse la présence de la mort et de la violence ordinaire du passage du temps: «le cœur

en battant meurtrit la chair», «je resserre les neiges/autour de ma voix/ma vie s'accoude à des blessures/j'écris des chiens», «j'avale ma mort à petites doses/la mort vient aussi de ta bouche», «si je le peux/j'agiterai mes doigts/comme des marionnettes/mimant le lent pourrissement/qui m'habite».

Martine Audet a écrit ici un recueil travaillé, juste. Du même souffle elle nous offre une poésie très lisible et pleine de cette chair de sens que nous sécrétons pour survivre à nos idéaux constamment déçus. Elle nous fait pénétrer au travers de ce «fili-grane» qui nous ceint, au travers de nos paroles cachées qui s'éclairent ainsi de cette lumière diaphane qu'émet le poème.

Voilà donc ce que l'on pourrait appeler une poète de la relève. Son entrée en littérature est réussie, ne reste qu'à suivre maintenant ses pas dans ce long corridor du temps qui plus que tout critique est le dernier juge de toute œuvre naissante.

Bertrand Laverdure

PIERRE MORENCY

La vie entière

Les éditions du Boréal

1996, 251 p.

«Je me vois en homme qui marche»

Étions-nous fous lorsque nous sommes partis un dimanche matin, à six heures, en direction de l'île d'Orléans? Une lecture très récente nous avait mis en mouvement, ma brune et moi. D'un coup de cœur nous étions là, à la pointe nord de l'île: la pointe Argentenay. Sans y être invités, nous nous trouvions près du refuge de l'écrivain Pierre Morency. Notre présence frisait l'indécence. Un indicible élan a surgi en nous et nous a transportés jusqu'au lieu-dit de l'écriture. Là se trouve l'exubérance! La lecture venait de franchir le livre.

Il y a des écrits qui immobilisent et d'autres qui mobilisent: *La vie entière* est de ceux qui mobilisent. Ce livre est une des meilleures pistes à suivre par les

temps qui courent. Dans ce troisième volet des «Histoires naturelles du Nouveau Monde», à la suite de *Lumière des oiseaux* et *L'œil américain* parus chez Boréal, Pierre Morency poursuit sa marche le long du grand fleuve d'encre avec sa touche poétique, son érudition de naturaliste, son franc-parler de conteur. Encore une fois sur le ton de la confiance et avec une générosité toute naturelle, comme dans ses deux volumes précédents, il nous présente de courts récits bien serrés autour de leur sujet. Ce sont de pénétrantes observations et des réflexions d'un homme de cœur arrivé au mitan de sa vie, où va et vient la mémoire et surgit «la possible rédemption de la perte du temps personnel». La voix de Pierre Morency est claire: suivre «les poètes qui, les deux pieds sur terre, traquent la fine merveille cachée». Jamais sa plume ne tourne en rond dans la plaie de vivre. Tout en sachant la douleur et la misère des humains, sa volonté touche l'autre rive de notre condition. Il exalte, il exulte. Il nous convie à l'emportement. La géographie d'une écriture limpide tout attachée au vivant, à la plus humble présence, ancrée dans le destin de chaque jour.

Ce dimanche donc, sur la bature, tout près du petit chalet rouge, nous jouissions de cette union entre un livre fabuleux et un lieu hors de «l'usure de notre temps», le fleuve, l'île, le cap Tourmente. Il y avait un vent fou d'automne, une pluie froide aux visages, nous étions transportés, si heureux de marcher sur l'estran, serrés contre l'île, *La vie entière* collée à la peau, à l'affût des richesses invisibles.

Au fil de cette marche nous retrouvions les magnifiques paysages que nous avons contemplés dans le livre sous la forme d'illustrations, véritables cantiques pour l'œil. Ces dessins sont de Pierre Lussier. Pierre Morency et lui nous offrent, dans un même élan, la contemplation du merveilleux, le trait précis, le mot juste. Un chant d'encre confond ces deux poètes et cela pour notre pur ravissement.

Ma brune et moi avons choisi en ce dimanche le côté merveilleux du monde, parce que c'est le jour de repos du mal à l'âme. Il faut se faire du bien de temps en temps. *La vie entière* pousse du bon bord

de la vie. On n'a eu qu'à se laisser porter. Au retour, nous nous sommes arrêtés devant la tombe de Félix Leclerc. Il y avait une vieille paire de souliers aux pieds de la pierre. «Le marcheur n'attend pas d'être au bout du monde pour trouver son contentement. La meilleure piste commence sur le pas même de sa porte.»

Laurent Trépanier

